

# L'ÉCHAPÉE

ALLAN STRATTON

MILAN



# L'ÉCHAPPÉE

Traduction : Sidonie Van den Dries  
Mise en pages : Petits Papiers  
Correction : Claire Debout

Titre original : *Leslie's Journal*  
© 2008 by Allan Stratton (*revised text*)  
© 2000 by Allan Stratton (*text*)  
*First published by Annick Press Limited, Canada.*

Pour l'édition française :  
© 2016 éditions Milan  
1, rond-point du Général-Eisenhower, 31101 Toulouse Cedex 9, France  
Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse  
ISBN : 978-2-7459-8062-5  
editionsmilan.com

**ALLAN STRATTON**

# L'ÉCHAPPÉE

Traduit de l'anglais  
par Sidonie Van den Dries

•  
**MILAN**

*Pour mes élèves*

# UN

Il n'y a même pas une semaine qu'on est rentrés, et j'en ai déjà marre du lycée. On a encore M<sup>me</sup> Graham en anglais.

Aujourd'hui, elle nous a annoncé qu'au début de chaque cours, on passerait un quart d'heure à rédiger un journal intime. C'est ce qu'on fait, là, en ce moment. L'idée, nous a-t-elle dit, c'est de nous entraîner à « réfléchir librement sur nos expériences ». Tu parles ! À mon avis, c'est le seul moyen qu'elle a trouvé pour glander pendant quinze minutes.

Comme on est censés écrire des trucs personnels, M<sup>me</sup> Graham nous a promis de ne pas ouvrir nos cahiers. « Votre journal est rien que pour vous. Alors, lâchez-vous ! Écrivez ! C'est comme tout le reste : vous n'en retirerez que ce que vous y aurez investi. »

D'après elle, c'est une « leçon de vie ». Mais en fait, c'est surtout un prétexte pour éviter d'avoir à nous mettre des notes.

Un an de journal intime ! Je peux hurler tout de suite ? C'est tellement rasoir que j'en oublie de respirer. Et tous les jours, à la fin du quart d'heure, elle ramasse nos journaux et va les mettre sous clé dans son armoire. Comme si on risquait de les perdre. On n'est pas des bébés !

Mais bon, écrire là-dedans, c'est toujours mieux que de supporter ses cours. L'an dernier, soit elle nous lisait des textes, soit elle nous les faisait lire tout haut, avant de nous

poser des questions idiotes. Et c'est là que ça devenait hilarant, parce que personne ne lui répondait jamais. On la fixait comme des zombies, jusqu'à ce que ses yeux fassent un truc étrange. Ils se déplaçaient à toute vitesse dans ses orbites, comme des gerbilles affolées, à l'affût d'une main levée. À force, le silence devenait si terrible qu'elle lâchait elle-même la réponse.

Un prof normal se serait rendu compte que ses élèves s'endormaient, et il aurait essayé de rattraper le coup. Genre : « Et si j'arrêtais de leur poser des questions débiles ? » M<sup>me</sup> Graham, non. Au contraire : elle s'enfonçait. Des taches rouges apparaissaient dans son cou, elle se mettait à transpirer à grosses gouttes et essuyait ses mains moites sur sa robe. Totalement répugnant !

C'était généralement à ce moment-là qu'elle nous demandait de lire le chapitre suivant à voix basse, et de remplir les questionnaires qu'elle nous avait distribués pour travailler à la maison. En pure perte, évidemment. On faisait comme si on ne l'avait pas entendue, comme si les photocopiés n'existaient pas... À la fin du cours, on les chiffonnait et on les lançait dans la direction approximative de la corbeille à papier. Quand je pense que des forêts tropicales entières sont rasées pour que M<sup>me</sup> Graham puisse remplir son armoire de photocopiés qui atterrissent à la poubelle...

Assez vite, on a commencé à faire comme si notre prof d'anglais n'existait pas. À peine entrés en classe, on posait la tête sur nos tables et on s'endormait. Et ça lui allait très bien. Au moins, pendant ce temps-là, on ne lui balançait pas de craies. Ni de photocopiés. La pauvre.

Un peu avant la fin de l'année, M<sup>me</sup> Graham a arrêté de venir. Elle a prétexté qu'elle souffrait de bronchite chronique, mais on a appris qu'en réalité, elle faisait une dépression nerveuse. Pendant l'été, le bruit a couru qu'elle

avait renversé un étalage au rayon luminaires du *Wal-Mart*, et qu'on l'avait retrouvée ensevelie sous un tas d'abat-jours, en train de bredouiller, à moitié étranglée par un fil électrique. Une ambulance serait venue la chercher, et ils l'auraient emmenée dans une camisole de force.

C'est ce que dit la rumeur, en tout cas. Je ne sais pas si c'est vrai, mais ça ne m'étonnerait pas. Depuis qu'elle est revenue, M<sup>me</sup> Graham est encore plus dingue qu'avant. Là, tout de suite, elle circule entre les rangs, le regard dans le vague, vêtue d'une espèce de truc gris informe. On dirait un chiffon à poussière. En plus, elle sent le renfermé. Tiens... elle vient de s'arrêter devant la fenêtre. Elle regarde dehors. Est-ce qu'elle va sauter ?

En fait, c'est hyper triste. Si M<sup>me</sup> Graham n'était pas notre prof, je crois que je la plaindrais. Autrefois, cette femme a dû être une adorable petite fille. Ses parents lui chantaient des comptines et la couvraient de baisers, tellement ils la trouvaient mignonne. Puis elle a grandi... Je l'imagine, seule dans un minuscule appartement, entourée de chats et de piles de devoirs à noter, priant pour que la journée du lendemain soit moins éprouvante. Et ça n'arrive jamais.

Pauvre M<sup>me</sup> Graham. Ce n'est pas comme si elle faisait exprès d'être rasoir. Franchement, je ne suis pas loin de culpabiliser quand on la torture. Celui qu'on devrait torturer – je veux dire, torturer vraiment, avec des charbons ardents et une cisaille à haies –, c'est ce gros porc de Nicky Wicks ! Il a les cheveux gras, une acné kystique et une langue répugnante qu'il adore glisser dans l'oreille des filles pour rigoler. Il a aussi un trou dans le front, vestige d'un coup de pelle qu'il a reçu quand il était petit. Dommage que son agresseur n'ait pas frappé plus fort !

Nicky est le mec le plus répugnant du lycée, et franchement, dans ce bahut, il y a de la concurrence. Il n'a qu'un



seul truc qui le rachète. Si tu veux maigrir, pas besoin de faire un régime : il te suffit d'imaginer que tu sors avec lui. Tu ne pourras rien avaler pendant une semaine !

Nicky-Tête-de-Pus s'est arrangé pour être assis juste devant moi dans trois cours différents. Il est persuadé d'être drôle quand il s'enfonce des crayons dans les narines pour faire le morse. En réalité, ça lui donne surtout une excuse pour mater mes jambes. Les crayons tombent, et quand il se baisse pour les ramasser, il en profite pour jeter un coup d'œil sous ma jupe.

Aujourd'hui, je me suis vengée. À l'heure du déjeuner, je l'ai aperçu à la cafétéria, au milieu d'un petit groupe. Je me suis plantée devant sa table et je lui ai lancé, d'une voix hyper forte : « Hé, Tête-de-Pus, si tu mates encore une fois sous ma jupe, je m'occupe personnellement d'éclater tes pustules avec ma lime à ongles ! »

Explosion de rires. J'ai même été applaudie. Nicky avait tellement la honte que ses kystes ont failli exploser. Quant à moi, j'ai claqué dans mes doigts et je suis ressortie du réfectoire comme une diva, pour aller me fumer une clope dans le parking.

C'est là que j'ai croisé M. Manley, le proviseur adjoint. Il avait une petite urgence narcotique, lui aussi.

– Vous viendrez me voir dans mon bureau, mademoiselle Phillips.

Désolée, journal ! M<sup>me</sup> Graham vient de nous annoncer qu'il est l'heure de te ranger dans son armoire. Demain, je te raconterai ce qui s'est passé avec le nazi.

PS : Chère madame Graham, vous avez promis de ne pas lire nos journaux. Alors, au cas où vous auriez ouvert ce cahier pour vous offrir un petit plaisir coupable, vous n'êtes qu'une sale menteuse perverse, et je n'y suis pour rien si ça vous fait péter un câble.

# DEUX

Les proviseurs adjoints, en fait, c'est les flics du lycée. Ils adorent jouer les gros durs et bouffer des donuts. Et de ce point de vue-là, c'est clair que M. Manley a choisi le boulot qu'il lui fallait. En revanche, on ne peut pas dire qu'il porte très bien son nom<sup>1</sup>, lui qui est à peu près aussi viril qu'un éléphant en costard. Il paraît qu'il était prof d'EPS, avant. Aujourd'hui, adieu l'exercice physique. Il se contente de beugler, et il a les cordes vocales gonflées aux stéroïdes !

C'est pathétique ! M. Manley se donne des airs importants, comme s'il faisait partie du FBI, alors qu'on sait tous que c'est juste un vieux type qui prend son pied en gueulant sur les ados. Il passe son temps dans le parking, à rôder derrière des voitures pour choper les fumeurs, ou à renifler l'haleine des élèves pour voir s'ils n'ont pas bu, ou fumé de l'herbe. Pendant les bals du lycée, il se balade avec une lampe torche pour débusquer les couples sur le terrain de foot ou dans le réduit sous l'escalier. Il faut être pervers pour faire un boulot pareil.

L'an dernier, en troisième, j'étais sans arrêt dans son bureau. Pour plaisanter, je disais qu'il voulait me voir tous les jours parce qu'il craquait sur moi ; mais en fait, c'était à cause de mes retards. Et parce que je séchais souvent les

---

1. Manley rappelle le mot *manly*, qui signifie « viril ».

cours. Mes parents s'étaient séparés « quelque temps pour voir », et je ne le vivais pas très bien.

Je le vis toujours mal d'ailleurs. Surtout depuis que ce n'est plus « pour voir », mais « pour de bon », et que maman est passée du statut d'épouse à celui de mère célibataire. Maintenant, quand elle voit à la télé des personnalités politiques parler des mères seules, elle fond en larmes. Et puis elle m'engueule. On dirait qu'elle se force à être sévère, de peur que je me transforme en une de ces graines de démons qui viennent parler de leur foyer brisé dans les talk-shows.

– Il va falloir que tu changes d'attitude ! crie-t-elle. Tu m'entends, Leslie ?

– Non. Je suis sourde.

– Attention à toi !

Je lui lance mon regard breveté. Celui qui la rend dingue.

– Ne me regarde pas comme ça.

– Alors, arrête de me gueuler dessus ! Franchement, c'est pas étonnant que papa soit parti !

En général, c'est là qu'elle blêmit et file en courant dans sa chambre. Juste après, d'affreux bruits d'animaux filtrent sous la porte, et j'ai envie de mourir. Au fond, je ne veux pas la blesser. C'est vrai. Je voudrais juste qu'elle arrête de crier en permanence. Pourquoi tout est-il toujours ma faute ?

L'an dernier, après le départ de papa, c'était horrible ! Je ne supportais personne. Certains jours, j'allais au centre commercial, et je regardais film sur film en resquillant au multiplexe. Ou alors, je m'abrutissais devant des clips, sur le mur de télévisions de la vitrine du « Laserama ». Parfois, je faisais la manche à côté du distributeur de billets, en me demandant si je pourrais gagner ma vie, au cas où je serais obligée de m'enfuir de la maison. Mais la plupart du temps,

je montais m'enfermer dans les toilettes des filles, au premier étage de l'aile est du lycée, et je pleurais.

À chaque fois que je retournais en classe, bien sûr, je trouvais un mot m'invitant à aller pointer dans le bureau du proviseur adjoint. C'était devenu une espèce de rituel.

Au début, Manley essayait de me faire entendre raison en me distribuant des retenues après les cours. Et devinez quelle était la sanction quand je ne me pointais pas aux colles ? Deux jours d'exclusion ! C'est de l'humour ou quoi ? Je sèche le lycée, et en guise de punition, j'ai le droit de manquer encore plus de cours. M. Manley est un vrai génie, au ministère de la Connerie.

Mais revenons au moment où je me suis fait surprendre dans le parking. En fait, le Surdoué n'a pas vu ma clope. Il veut juste me parler de ma tenue vestimentaire « inappropriée ».

– Elle n'est pas « inappropriée », dis-je en arrivant dans son bureau. Elle est rétro.

En fait, je porte une (ultra) minijupe en vinyle avec un collant résille, des chaussures à plateforme et un top court, qui laisse apparaître mon nombril. Depuis le mois de mai dernier, je me flatte de ne plus avoir besoin de soutiens-gorge rembourrés.

– Vous voyez parfaitement ce que j'entends par là, me répond sèchement M. Manley, les sourcils froncés.

– Je crains que non, dis-je avec un sourire aimable. Vous voulez bien me l'expliquer ?

Les profs ont ce sourire en horreur : ils savent exactement ce que je pense, mais ils ne peuvent rien contre moi.

M. Manley me fait son célèbre numéro muet. C'est mortel ! Il te fixe d'un air totalement dénué d'expression, comme s'il avait affaire à un insecte, et il est capable de rester comme ça pendant une éternité. À la fin, ses victimes

deviennent dingues et sont prises de tics nerveux. C'est là qu'il marque des points.

Sauf qu'avec moi, ça ne marche pas. L'an dernier, à la rigueur, quand ça m'impressionnait encore un peu d'être convoquée au bureau. Mais à force d'y aller, je suis immunisée. Je n'ai tellement pas peur que je le regarde droit dans les yeux.

– Monsieur Manley, est-ce que vous insinuez que j'ai l'air d'une prostituée ?

– Ce n'est pas ce que j'ai dit, s'étrangle-t-il.

– Mais c'est ce que vous vouliez dire, non ? Je ne suis qu'en seconde, vous savez. Je ne connais rien aux prostituées. Mais vous pourriez peut-être m'en dire plus ? Par exemple, elles s'habillent comment, exactement ?

Et là, je lui fais mon sourire le plus adorable.

– Je veux dire, d'après votre expérience...

On se fixe durement. Il essaie de me faire craquer, mais je garde mon sang-froid ; je compte les poils de son nez. M. Manley en a partout : sur le dessus des mains, et même sur les doigts. Je l'imagine nu, et je suis à deux doigts de vomir.

Soudain, il détourne le regard. Une fraction de seconde. C'est suffisant. J'ai gagné !

– Vous allez rentrer chez vous, vous changer et revenir dans ce bureau dans une tenue décente, grommelle-t-il. Ce sera tout.

Rentrer à la maison ? Pas besoin. J'ai des fringues moches dans mon casier ; il me suffit de les enfiler. C'est la tenue dans laquelle je quitte l'appartement, le matin. Autrement, maman ne me laisserait jamais passer la porte. Je les mets par-dessus les autres, en guise de camouflage, et je les retire à la seconde où j'entre dans l'ascenseur pour les fourrer dans un sac plastique. Ça paraît idiot, mais ça évite une

dispute. On se bagarre déjà assez souvent comme ça, maman et moi.

J'incline la tête, je souris à M. Manley, je me redresse et je lève les yeux au ciel.

– Bonne journée.

Quand je sors du bureau, je vois un mec de terminale debout devant le comptoir ; il attend la secrétaire. Je m'engage dans le couloir sans lui accorder plus d'attention, mais je sens son regard sur moi. Ses yeux ne se contentent pas de me suivre. Ils me brûlent l'arrière de la tête.

Arrivée à la porte, je me retourne.

– T'as un problème ?

Je m'attends à le voir rougir. Mais il sourit, m'adresse un clin d'œil et continue à me fixer.

Je lui fais un doigt d'honneur et je sors.

Quel connard !



# TROIS

Katie était choquée quand je lui ai raconté ce que j'avais répondu à M. Manley.

Katie est toujours choquée. C'est un truc que j'adore chez elle. Quand je m'ennuie, je vais la voir et je lui fais : « Hé, Katie, devine quoi... » Avant que j'aie pu ajouter un mot, elle a les yeux tellement écarquillés que je m'attends à les voir jaillir de ses orbites.

Katie est ma meilleure amie depuis qu'on a emménagé dans ce trou, il y a six ans, après la mutation de papa. Je suis arrivée au mois d'octobre. À l'école, les bandes s'étaient déjà formées, et quand la maîtresse m'a présentée à la classe, il y a eu un grand blanc. Comme si quelqu'un venait de péter.

À la récré, personne ne m'a adressé la parole. Les garçons n'avaient qu'une envie : courir derrière un ballon en beuglant à tue-tête, comme une bande de crétins. Quant aux filles, elles étaient juste méchantes. Elles formaient des petits groupes, affichaient des airs angéliques, mais quand je m'approchais, elles me tournaient le dos en chuchotant ou en gloussant. Maman m'avait obligée à porter des vêtements neufs, avec une veste en tricot. J'étais la seule à avoir une veste en tricot. Apparemment, la police de la mode avait décrété que c'était hors la loi.



Bref, je me sentais comme une grosse bouse. Je ne pouvais pas pleurer : ç'aurait été trop la honte. Alors, j'ai fait semblant d'avoir un truc très important à faire, et j'ai traversé la cour pour rejoindre la clôture, au fond de l'école.

Là, j'ai découvert une fille à lunettes, avec des joues rondes, qui lisait un livre de Harry Potter, assise sous un arbre. Elle avait l'air à peu près normale, sauf qu'elle bougeait les lèvres en lisant. Je me suis assise à trois ou quatre mètres d'elle et j'ai fait mine de m'intéresser à une fourmière. En réalité, je priais pour que mon père se fasse virer, afin qu'on puisse rentrer à la maison. Au moins, là-bas, j'avais quelques amis. (Aujourd'hui, c'est à peine si je me rappelle leurs noms, à part Laura Wilson, qui a arrêté de me téléphoner au bout de trois mois, alors qu'elle m'avait juré une amitié éternelle sur la tombe de son chat Boule-de-Poils.)

Je n'étais pas loin de craquer, quand j'ai entendu une voix :

– Ah, salut ! Tu t'appelles Leslie, je crois ?

Je me suis retournée. La fille m'avait parlé.

– Excuse-moi d'avoir été aussi malpolie, a-t-elle enchaîné. Harry était en train de lancer un sortilège, et je ne t'ai pas vue arriver.

J'ai haussé les épaules, comme si ça m'était parfaitement égal.

– Je m'appelle Katie. Je suis assise trois rangs devant toi, en classe. D'où tu viens ?

– De Seattle.

– Seattle ? Mais c'est aux États-Unis !

Elle a écarquillé les yeux, comme si c'était la chose la plus incroyable qu'elle avait jamais entendue. À compter de ce jour, on est devenues les meilleures amies du monde.

---

1. L'histoire se passe au Canada.

J'adore Katie. Sans elle, je n'aurais jamais tenu le coup, l'an dernier. Quand tout ce bazar a commencé entre mes parents – les cris, les disputes, la séparation –, elle était toujours prête à m'écouter, à me faire rire. Même quand sa mère l'obligeait à raccrocher le téléphone, sous prétexte qu'ils étaient « en famille », je savais qu'elle trouverait un moyen de se faufiler dans la buanderie pour me rappeler avec son portable. Et pour Katie, transgresser un ordre, ce n'est pas rien.

Katie est ce que les adultes appellent une jeune fille « bien élevée ». Pour eux, bien sûr, c'est un compliment. Mais moi, je trouve que ça craint, et c'est la seule chose qui m'énerve parfois chez Katie. Heureusement, elle est consciente que c'est nul.

– C'est plus fort que moi, je ne peux pas m'en empêcher, dit-elle en riant, les yeux comme des soucoupes.

Comment lui en vouloir ? « Je ne peux pas m'en empêcher », c'est les mots que j'utilise moi-même pour me justifier quand je fais des conneries.

C'est sûrement pour ça qu'on est amies, toutes les deux. On se pardonne tout. Katie prétend que quand elle me regarde, elle voit une fille fantastique qui voudrait vraiment bien faire. Et moi, quand je la regarde, je vois un suppôt de Satan qui rêve de se lâcher. Je ne plaisante qu'à moitié. Si Katie adore être choquée par mes histoires, c'est parce que je dis et je fais des trucs qu'elle est incapable de dire ou de faire.

Le plus gros problème de Katie, c'est sa mère. M<sup>me</sup> Kincaid est une araignée géante qui aspire la vie de sa fille. Une limace géante qui suinte de la bave gluante. C'est une... OK, stop. Quand je suis lancée, on ne m'arrête plus.

Disons juste que M<sup>me</sup> Kincaid est persuadée que tout – et tout le monde – doit être « charmant ». Ou « presque parfait ».

Attention : pas « parfait ». Ce terme-là lui est réservé. Inutile de préciser qu'elle ne me trouve ni charmante, ni presque parfaite, ni rien d'approchant. Pour M<sup>me</sup> Kincaid, je ne suis carrément pas fréquentable. « Leslie Phillips est une source d'ennuis », a-t-elle dit à son mari, un soir, l'an dernier. Elle nous croyait en train de regarder la télé dans la salle de jeux du sous-sol, Katie et moi.

Au début, ça m'a vexée. J'avais toujours cru qu'elle m'aimait bien. Mais visiblement, les choses avaient changé depuis la séparation de mes parents et notre déménagement dans cet appartement pourri. Depuis que j'avais commencé à faire n'importe quoi.

« Elle est en représentation. » C'est les mots qu'a employés le psychologue du centre de thérapie familiale après que je me suis fait choper, un soir où j'étais rentrée seule à la maison. Quand on entend ma mère raconter l'incident, on croirait que je suis alcoolique.

– Je te rappelle que tu n'es qu'en troisième !

– Ouais, eh bien j'ai quatorze ans, alors il va falloir t'y habituer...

C'est à ce moment-là que le psy a dit que j'étais « en représentation ».

– Qu'est-ce que vous en savez ? ai-je répliqué. Vous n'êtes qu'une grosse merde. Sautez dans les chiottes et tirez la chasse d'eau !

Je n'y suis jamais retournée.

Puis j'ai décidé que je me fichais royalement de ce que pensait M<sup>me</sup> Kincaid. Après tout, j'étais amie avec Katie, pas avec elle. C'est du moins ce que je pensais, jusqu'à ce que Katie me téléphone, un matin, juste avant la fin de l'année, pour me dire qu'il fallait qu'on parle.

– On n'arrête pas de parler, ai-je protesté. On est en train de parler, là...

– Oui, mais c’est différent. Il faut qu’on parle en privé.  
– On est en privé. Sauf si ta mère est encore en train de nous écouter. Bonjour madame Kincaid. Il fait beau, n’est-ce pas ? Je dirais même qu’il fait un temps « presque parfait ».

– Arrête, Leslie ! Je suis sérieuse. Je voudrais vraiment qu’on parle. En tête à tête.

Mon cœur s’est mis à battre la chamade. Katie était trop bizarre, soudain. Je me suis dit qu’elle avait peut-être attrapé une maladie terrible, ou que ses parents étaient morts dans un accident de voiture. On s’est donné rendez-vous à deux heures chez moi, au moment où ma mère devait sortir faire les courses. Après avoir raccroché, je suis restée un moment assise, toute tremblante, à me demander comment j’allais faire pour paraître courageuse et la reconforter.

Mais quand Katie est arrivée, elle n’avait pas l’air malade, ni rien. Elle était juste un peu tendue et souriait beaucoup. Tellement que ça sonnait faux. Elle m’a rassurée : elle allait bien, et ses parents aussi, et les vacances de printemps, c’était génial ! Il aurait fallu décerner une médaille à leur inventeur.

– Arrête de me baratiner, Katie. Je me suis fait un sang d’encre toute la matinée. Pourquoi tu voulais qu’on se parle en privé ?

– Euh...

Elle a pris une profonde inspiration et s’est gratté les genoux en fixant la table basse.

– C’est ma mère...

– Quoi, ta mère ?

– Ma mère trouve qu’on ne devrait pas passer autant de temps ensemble.

J’ai eu une espèce de crampe d’estomac.

– Pourquoi ? Elle a peur qu'on devienne lesbiennes, ou quoi ?

– Non.

– Et même si ça arrivait ? Ta mère est sectaire.

– Pas du tout.

– Oh si !

J'ai aspiré une bouffée d'air.

– Elle me déteste.

– Elle pense qu'on devrait élargir notre cercle d'amis.

– Ouais, c'est ça. C'est juste une façon aimable de dire :  
« Tu devrais arrêter de voir Leslie. »

– Mais non.

– D'ailleurs, je n'ai aucune envie d'élargir mon cercle d'amis. Je veux que les choses restent comme elles sont.

Katie m'a regardée d'un air désesparé, comme à chaque fois que sa mère lui donne un ordre qui me chiffonne.

– Ce n'est pas juste, ai-je protesté. D'abord, c'est papa qui me laisse tomber. Et maintenant, toi...

– Je ne te laisse pas tomber.

– Bien sûr que si !

Soudain, c'était trop, et j'ai éclaté en sanglots. Sans réfléchir, Katie m'a fait un gros câlin. Je l'ai serrée contre moi, et on ne s'est plus lâchées. Quand je me suis un peu calmée, elle a pris ma tête entre ses mains et m'a fixée dans les yeux.

– Leslie, tu es ma meilleure amie au monde, et tu le seras toujours, a-t-elle déclaré. Croix de bois, croix de fer...

Katie avait un air si sérieux, elle était tellement adorable que j'ai failli me remettre à pleurer. Au lieu de quoi, j'ai gloussé, et elle m'a imitée. Finalement, on s'est roulées par terre de rire, et j'ai eu l'impression que tout était arrangé.

Mais M<sup>me</sup> Kincaid n'avait pas dit son dernier mot. (Ne jamais faire confiance à une mère qui sent la laque à plein

nez!) Le jour de la rentrée des vacances de printemps, elle a proposé à Katie de distribuer des invitations à une soirée pyjama. Naturellement, j'en ai reçu une – M<sup>me</sup> Kincaid était trop intelligente pour contraindre Katie à m'exclure. Mais ce petit projet faisait partie de son plan machiavélique. Plutôt que de faire un truc sympa toutes les deux, Katie et moi, on se retrouvait avec plein d'autres filles. Des filles qui me détestaient et me mettaient habituellement à l'écart.

Dans ce domaine, la championne s'appelle Ashley Walker. Elle fréquente la même église que Katie, et, depuis cette première soirée pyjama, elle s'est carrément immiscée entre nous. À cause d'elle, Katie culpabilise si elle ne participe pas aux activités débiles de leur Groupe de jeunes croyants. Du coup, au lieu de me voir pendant le week-end, la plupart du temps, elle accompagne Ashley à des actions de charité, ou à des pique-niques à la con.

Katie m'a même invitée à venir les écouter, Ashley et elle, la première fois qu'elles ont chanté dans le chœur des jeunes de l'église. J'ai failli vomir en voyant Ashley arriver triomphalement dans sa robe de communiant(e) en polyester, comme si c'était quelqu'un d'important.

Le pire, ç'a été l'été dernier. Ashley a réussi à convaincre Katie de l'accompagner au camp de vacances des jeunes de l'église, qui organisait une « formation au leadership », et je me suis retrouvée seule pendant deux semaines entières.

– Tu aurais pu venir, a protesté Katie. Le groupe des jeunes est toujours à la recherche de nouvelles recrues.

Mais oui, bien sûr. Des recrues gentilles et bien élevées. « Presque parfaites. »

Je hais Ashley. Je l'ai avoué à Katie. Elle m'a répondu de ne pas être méchante; qu'Ashley aussi avait des problèmes.

– Quel genre de problèmes ?

– Une dermatite.

– Une dermatite ?

J'ai éclaté de rire.

– Tu veux dire qu'elle a la peau qui pèle.

– Leslie, ne m'oblige pas à choisir un camp.

– C'est une menace ?

– Arrête.

Katie m'a tourné le dos et s'est éloignée. Je me suis sentie perdue. Elle ne se mettait jamais en colère contre moi. Que s'était-il passé ?

Je ne comprends rien à la vie. Piquer le vélo de quelqu'un, c'est interdit par la loi ; par contre, on peut te piquer ta meilleure amie, ça ne pose pas de problème. Pourtant, c'est facile de se procurer un nouveau vélo. Alors que remplacer une meilleure amie...